

# Le Calepin

- BLEU -

n°36 - 1<sup>er</sup> décembre 2020



Long feu

# **n°36 - Long feu**

## **Sommaire**

**JACQUELINE PAUT**

UN SECRET BIEN GARDÉ

3

**ISABEL ASÚNSOLO**

LONG F

5

**ROGER WALLET**

LE PETIT BONHEUR

7

**DAVID F. BOWGOSSE**

FEU DE CHIMÈRES

12

**SYLVIE VAN PRAËT**

ÉCHOUER

15

**RÉGINE PAQUET**

UN 15 JANVIER 1950

18

**NADINE FOUCHET**

LE PETIT SAPIN QUI NE VOULAIT PAS FAIRE NOËL

22

UN SECRET BIEN GARDÉ

JE L'AI RETROUVÉ AU SUPERMARCHÉ. Il était là, exhibant ses tablettes. Je le reconnus, mon ami de chaque jour, celui me console quand je suis triste, celui qui fait la fête avec moi. Mais je sus qu'avec lui cela ne ferait pas long feu. J'en profiterais quelques soirs, c'est tout. Sûr, ça ne ferait pas long feu. Mes envies sont brèves, sublimes, et passionnelles. C'est un secret bien gardé.

Vous dire mon secret, convenons-en déjà  
Demande à mon avis une vive expérience  
Du défaut magnifique et digne d'un pacha  
Qui me prit un beau jour sans plus de convenance.

Douces aspirations à la beauté perverse  
Sémillantes à cœur dans leur charme imprévu,  
Me vinrent à l'oreille alors en controverse  
De tendres quolibets d'un désir éperdu.

«A-t-elle rencontré dans un sourire vain  
L'amour effervescent d'un céladon de ruse  
Pour avoir dans les yeux chaque fieffé matin  
Une lueur saisie au ciel de Syracuse?»

Promettez-moi demain de ne pas vous choquer  
Si je vous dis alors mes vérités premières,  
C'était une passion forte comme un baiser,  
Brûlante comme un feu qu'attisent les braisières.

Ne me demandez plus de taire cet objet,  
Tant ces jours délicieux s'emparèrent de l'âme  
Et du corps éperdu d'un désir indiscret  
Qui peut soudainement séduire toute femme.

C'était, je vous l'avoue, admirable remède  
Aux dernières langueurs, mon céleste avocat;  
Dans ma bouche en demande, impatiente et tiède,  
J'étais dorénavant droguée au chocolat.

Et la tasse chérie au lever du soleil  
Me donnait ce nectar d'infinie amplitude  
Pour savourer encor l'impérissable éveil  
D'un régal égayant ma pleine solitude.



## LONG F

MON GRAND-PÈRE FUMAIT LA PIPE. Il était avocat et exerçait chez lui, dans un bureau aux meubles lourds sculptés d'angelots dont j'aimais suivre les méandres du bout du doigt. Un bureau dix-neuvième, aux rideaux tirés pour tamiser le feu de dieu du soleil madrilène. Il faut l'avoir connue, cette incandescence qui crucifie les trottoirs dès neuf heures du matin, sa griffe venue du ciel bleu très haut, par-dessus les fers forgés des balcons.

Mon grand-père vivait, avec sa femme et ses quatre sœurs célibataires, dans une rue au nom d'île, tout près du Parc du Retiro et du cinéma Narváez. Le vieil ascenseur me faisait frémir car il tressaillait sous mon poids, une fois franchies les grilles de la porte. On racontait des histoires effrayantes d'ascenseurs fracassés dont les fines échardes se fichaient dans votre chair et vous infligeaient une mort lente.

Je n'ai pas connu mon grand-père mais j'ai connu son bureau resté intouché pendant des années. Longtemps, le parfum du sous-main en cuir et celui du tabac ont flotté dans l'air, la poussière a continué de raidir les fascinants rideaux. Intouché aussi dans la pénombre, un cendrier en albâtre aussi grand que ma tête. À l'intérieur, une fêlure clivait l'opalescence de la pierre et attirait mon regard quand je me faufilais dans la pièce interdite.

La pipe, elle, était dans la vitrine fermée à clef.

À côté, une photo montrait mon grand-père debout dans la rue. Il fumait.

En Espagne, dans les années cinquante, les hommes fumaient, la ligne du pantalon parfaitement tracée au fer, le col de la chemise impeccable, le chef coiffé d'un feutre. Les chaussures à lacets étincelaient, les épaules sombres ne devaient arborer le moindre flocon pâle, la plus infime pellicule. Les cheveux étaient gominés. Même si on était fauché, même si on avait faim, on s'affichait.

Ma grand-mère allait à la messe tous les jours. Quand elle était à l'église et mes tantes au ciné avec l'éternel fiancé, *el novio*, de l'une d'elles (les autres servaient de chaperons ou *carabinas*), je me précipitais dans le bureau de feu mon grand-père. Cachée, je feuilletais les magazines de mon oncle, distributeur de presse: les premières images du *destape*, les flamboyantes Suédoises. On était en 1975, le vieux F. venait de mourir.

Le jour de ses 17 ans, mon père a eu son « permis de fumer », *la cartilla del fumador*. Il avait enfin droit au pantalon long, quelle fierté. Pour aller chercher ses premières cigarettes à l'*estanco* au coin de la rue, il s'était attifé. Face au miroir de l'entrée, il ajuste le col de sa chemise, vérifie le rasage, redonne un coup à sa mèche avant de sortir.

Dans la rue, sous les façades claires, il tousse en tirant ses premières bouffées, avale la

fumée, ferme les yeux en inspirant, s'étouffe un peu. Comment saisir la cigarette, comment marcher.

Mais il fume, il est un homme enfin. Comme lui. La fumée va les réunir, les deux pourront s'asseoir sur des fauteuils se faisant face pendant que les femmes s'affairent en cuisine. Ils auront des conversations, parleront de certaines choses. Et lui, mon père, comprendra enfin.

Pourquoi l'exil au Portugal, juste après la guerre. Alors que.

En tournant la rue Narváez, une ambulance est garée devant l'immeuble de la famille, tous feux allumés. Mon père n'a plus jamais fumé.



LE PETIT BONHEUR

LONGTEMPS PRÉSERVÉE DANS DES LANGUEURS DE VILLE DE GARNISON,

*LA TERRE DÉGUEULAIT SON TRIPOU D'ABATS, vomissait ses lambeaux de pantins*

B. avait été gagnée par les grandes agitations du temps. Avec un peu *désarticulés sur lesquels – sans doute une inadvertance du destin – une tache* d'imagination, on pouvait y entendre les chevaux uhlands piétiner les pavés *de bleu parfois donnait un nom à la diarrhée sanglante. «Gimenez!» gueula le* de la grand-place, et y voir luire les casques à pointe. C'est que cette *capo. Il retourna du pied un macchab englué dans la boue. La moitié du visage* guerre s'éternisait. Trois ans déjà sans que l'on voie poindre la moindre *s'était fait la malle, le reste ressemblait à de la bidoche. Là-haut, le trommel-* promesse d'aube. B. n'en avait pour autant pris aucun des signes de la *feuer de von Boehm trouait la grisaille.* fébrilité à quoi se mesurait la proximité du front.

*Il s'arc-bouta dans un recoin de la tranchée et risqua un œil vers la pente. Il*

Au 23 rue des Îles, sous la raison sociale du Petit Bonheur, Mme Marthe *aperçut des chiures d'hommes qui valdinguaient comme des mouches, se jetant* tenait une maison de tout premier ordre dont la plaque vantait le « confort *dans le moindre trou pour échapper aux guêpes teutonnes. Il en vit un* moderne: chauffage central, salle de bains et éclairage électrique à tous les *gesticuler de façon grotesque avant de s'étaler de tout son long pour ne plus* étages». Les dames y avaient été jusqu'à dix, et n'entraient dans ce *bouger. Rectifié! Celui-là n'avait plus rien à craindre. Avec un peu de chance il* décompte que les demoiselles de la maison-mère où se rendait la clientèle *allait s'enterrer dans la gadoue et piquer un sacré roupillon.* huppée, officiers du 51<sup>ème</sup> d'infanterie caserné à Taupin et personnalités *«Gimenez, nom de Dieu!», beugla Duval.*

locales. Mme Marthe était femme de goût, au demeurant d'une cinquan-

*Il crut entendre un gémissement, là, plus haut, dans une saumure de*

taine fort avenante et joliment conformée, et passait pour payer de sa *caillasses et de bouillasse. Tout ça faisait une drôle de tambouille qui* personne. Elle avait adhéré à l' «Amicale des maîtres d'hôtels meublés de *schlinguait le bestiau. Autour de lui, les miaules n'en finissaient pas. Putain de* France et des colonies».

*guerre de merde!*

Le 3 novembre 1917 était un samedi...

Mme Marthe claqua des doigts. Le rideau pourpre du boudoir s'écarta et  
*Quand il le surprit prêt à gicler hors du boyau, le gradé s'emporta :*  
 une beauté blonde assez dévêtue (sous l'étoffe lâche du peignoir ballaient  
 – *Assez de conneries comme ça, Duval! Vous faites chier avec votre sensible-*  
 des seins d'une belle rondeur) déposa sur le guéridon deux petits verres  
*rie à la con!*  
 d'alcool blanc. Lacaze eut un signe de tête en direction de l'hôtesse avant  
*À quoi le petit caporal répliqua qu'il l'emmerdait dans les grandes longueurs*  
 de casser la nuque pour descendre la poire. Il clappa de satisfaction. La  
*et qu'il allait lui foutre sur la gueule.*  
 nymphette aux seins lourds s'était assise négligemment au coin de la  
*L'autre fit demi-tour en éructant Conseil de guerre...*  
 bergère, près de lui. Lacaze posa la main sur son genou. « Est-ce à elle que  
*Une seconde plus tard Duval s'écrabouillait là-haut à plat ventre. Deux*  
 vous me confiez? », susurra-t-il d'une voix mielleuse. Mme Marthe sourit  
*poussées sur les coudes et il s'aplatissait de nouveau. Il n'avait pas fait dix*  
 d'un air entendu: « Prise de guerre, mon général! Elle s'appelle Gerda. »  
*mètres que les miaules l'encerclèrent. Il entendait le chtoc! sourd se ficher dans*  
 « Prussienne? », s'inquiéta Lacaze. « Mieux que ça... Alsacienne. Enfin, par  
*la gadoue. Il réussit à basculer dans le trou.*  
 sa mère, parce que son père, si mes sources sont exactes, devait porter le  
*On pataugeait dans la flotte. Il était là, Gimenez, l'œil déjà barré de travers.*  
 pantalon gris de fer et la tunique bleu de roi. »  
*Il soufflait comme un bœuf en essayant de retenir ses tripes. « J'vais t'ramener,*  
 La fille baissa les yeux, simulant la honte. Le général lui tapota la cuisse,  
*accroche-toi » lui dit Duval.*  
 « Allons! Il sera beaucoup pardonné aux enfants égarées qui se repentent ».  
*Il attrapa le corps démantibulé et le hissa au bord du trou. Gimenez eut un*  
 Et il se leva.  
*sacré soupir. Le capo rampa à ses côtés et commença à avancer, le tirant par le*  
 Du militaire de carrière, Lacaze portait la moustache impériale, le  
*col de la vareuse. Quelques à-coups. Gimenez ne soupirait plus.*  
 dolman de drap noir et le pantalon garance. Montant l'escalier, il tenait de  
*Il avait fait à peine deux mètres que les miaules reprurent. Chtoc!*  
 la main gauche le képi à bandeau noir et turban écarlate, cependant que la  
*Une douleur fulgurante lui traversa soudain la cuisse gauche. Une brûlure.*  
 droite s'égarait sous le déshabillé de Gerda dont le cul ferme l'affolait déjà.  
*Il hurla.*  
 Il avait l'impatience des jeunes recrues.

Borbal avait fait le Tonkin, puis Madagascar. Il y avait gagné ses galons

*D'un hurlement de bête. Il perdit connaissance.*

de capitaine sous les ordres du général Metzinger. Une campagne ronde-

*Quand il revint à lui, c'était la nuit. Il était comme mort. Il assistait au spectat-*  
ment menée: Mahabo, Miadana, Mevatanana, Andriba. Comme dans du

*cle de son corps trimballé sur un brancard. Les types faisaient de leur mieux*  
beurre jusqu'à Tananarive. Là qu'il s'était familiarisé avec le BMC. Il avait

*pour qu'il ne verse pas mais la boue au fond de la tranchée était si mouvante*  
aimé les Cochinchinoises, les Malgaches le comblèrent. Plutôt petites, le  
*qu'ils manquèrent cent fois de déraper.*

visage large, le teint foncé, les cheveux noirs. Et soumises.

*Il ne souffrait pas, simplement sa jambe n'était plus qu'une immense brûlure.*

Quand il poussa la porte de la Trois, il crut défaillir. Non pas en lorgnant

*Enfin ils furent au poste de secours. Les cadavres s'entassaient dans un coin.*

sur la longiligne Équatoriale qui offrait à la vue, allongée qu'elle était en

*Le toubib déchira son pantalon qui n'était plus qu'une loque sanguinolente. Le*  
travers du lit dans une pose nonchalante, le velours incarnat de son entre-

*petit caporal trouva la force de demander «Gimenez?» «Troué du cul à la*  
jambe, mais en apercevant, dressée devant elle pour de saphiques  
*tête» répondit en riant l'infirmier.*

dévotions, le corps affûté et le faciès volontaire d'une Sihanaka – l'ethnie

*On lui fit une piqûre de morphine et on l'oublia sous une tente.*

vivait dans la cuvette du lac Alaotra, au centre-est de l'île. Du moins le

*Il somnola, se demandant, quand un rien de conscience lui revenait, s'il était*  
crut-il, et cela l'emplit sur-le-champ d'une grande félicité.

*encore vivant ou déjà mort.*

La Malgache ôta langoureusement les neuf boutons dorés de la tunique

*À un moment donné on souleva son brancard. On marcha quelques minutes*  
noire modèle 93, cependant que la Sénégalaise délaçait les bottines de cuir

*sous une petite pluie fine et tiède, presque douce. On le chargea dans le*  
avant de faire glisser aux chevilles le pantalon garance. Le slip était-il régle-

*camion. On lui passa deux sangles sous les bras et sur la jambe valide. Le camion*  
mentaire? Borbal ne lui laissa pas le loisir de réfléchir à la question. Il lui

*s'ébroua dans la nuit. Des plaintes montaient de la masse informe des corps*  
tardait de monter glorieusement à l'assaut. À la première il dit «Tsara

*entassés. Il sentait une épouvantable odeur de cramé ou de pourriture, comme*  
andao!» («Allons-y!») et à la seconde «Você vai ver um soldado francês»

*si l'on avait chié à même le plancher du Berliet.*

(«Tu vas voir ce qu'est un soldat français!»).

Les deux dernières chambres attendaient le client. Les filles fumaient une

*Il eut une drôle de sensation en se réveillant. Il ressentit très exactement cigarette tout en bavardant. Mme Marthe monta les rejoindre. Elles parlèrent*

*comme un vide. Face à lui, le soleil dardait à travers les carreaux sales de la*

*fenêtre. Les yeux lui brûlaient. Une fille de salle s'approcha avec une cuvette.*

*de la Somme qui semblait définitivement terminée, et de Verdun, où*

*Elle imbiba une serviette et lui tamponna les lèvres et le front.*

*l'ennemi n'en finissait pas de ses coups de main pour reconquérir les*

*– Le docteur va passer pour voir, dit-elle.*

territoires perdus. «Et votre fils, même Marthe, des nouvelles?» demanda

*Il n'avait pas la force de parler. Il se rendormit.*

Awa.

*La fièvre arriva dans son sommeil. Il passa deux jours et deux nuits à délirer.*

Roland avait été blessé en janvier à Mort-l'Homme, dans la région de

*Puis les choses se stabilisèrent.*

Verdun. Il avait été soigné dans un hôpital de campagne, à Vadelaincourt,

*Une semaine plus tard, la conscience lui revint. Il réalisa qu'il se trouvait dans*

puis évacué sur Reims, à la Maison des Œuvres. Un léger boitillement,

*la salle commune d'un hôpital militaire. Il y avait quarante à cinquante lits*

disait-il dans sa dernière lettre. Elle allait pouvoir en juger puisque le

*alignés sur trois rangs. Le silence était sans cesse déchiré par des appels, des cris,*

permissionnaire était attendu d'un moment à l'autre. Elle avait envoyé un

*des gémissements. Il remarqua l'arceau qui soulevait l'extrémité de son drap. Il*

taxi le quérir au train de Paris.

*en demanda la raison à l'infirmière. Elle se contenta de répondre:*

À cet instant, le carillon de l'entrée retentit. Mme Marthe et les deux

*– Ne vous inquiétez pas, tout va bien. Le docteur vous expliquera.*

filles se hâtèrent dans l'escalier. C'était lui. Il s'était assis de biais au coin

*Paul Voivenel, barbe et lunettes cerclées, n'avait pas quarante ans. Il semblait*

de la bergère et la capote bleue ne laissait voir que les bandes molletières et

*harassé. Il parlait d'une voix ferme mais sans violence.*

les brodequins. Il se leva pour saluer sa mère et dut s'appuyer sur le

*– On vous a tiré d'une sale affaire de gangrène. Vous avez bien failli y rester.*

guéridon pour se maintenir. La béquille avait glissé sur le sol et il se tenait

*Mais...*

maladroitement sur la jambe droite. Le drap du pantalon était replié au

*L'arceau. Il ressentait une curieuse sensation à la jambe gauche.*

niveau du genou gauche.

Sa mère hurla tandis que les filles lançaient des regards horrifiés.

*Le mot fit frémir le petit caporal, il avait compris. Il ne put s'empêcher de*  
«Pourquoi tu ne m'as rien dit?» criait la mère en sanglotant. Le fils ne  
*pleurer.*

répondit rien. Il avait les yeux fiévreux, la barbe lui dévorait les joues, les

*Il resta quatre semaines à Vadelaincourt puis fut dirigé sur Reims, à la Maison*  
os lui saillaient. Il avait récupéré sa béquille et contourna le guéridon. Awa  
*des Œuvres, 6, rue des Chapelains.*

vint vers lui et fit la seule chose qu'il y avait à faire: elle lui caressa la joue

*Il écrivit à sa mère qu'il avait été blessé mais pris en charge sans délai.*  
en larmoyant «Monsieur Roland! Oh, Monsieur Roland...»

*Maintenant tout allait mieux. Il viendrait bientôt en permission.*

Les marches grincèrent, la Une redescendait. Lacaze s'immobilisa une

*Il lui annonça aussi son intention de rompre avec Jeanne. Il avait, disait-il,*  
seconde et, jugeant le spectacle, fit le salut militaire. Roland avait pâli. «Je  
*rencontré à Reims une jeune infirmière dont il était tombé follement*  
me décoiffé devant les braves», dit encore le général en portant la main à  
*amoureux. Il fondait de bons espoirs dans une réforme prochaine «et alors*  
son képi.

*Emma viendra me rejoindre. Tu verras, je suis sûr que tu t'entendras bien avec*

La balle qui lui troua le front stoppa net son geste. Il chuta lourdement,

*elle, elle est tellement gaie et riieuse».*

tête en avant contre le guéridon. Mme Marthe, effarée, contemplait la

*Aux Œuvres, la vie était monotone, rythmée par les soins et les repas. Il fuyait*  
scène. Le capitaine Borbal, sans doute alerté par le bruit, apparut en bras  
*les conversations qu'alimentaient les souvenirs des tranchées. Il préférait rester*  
de chemise, le pantalon hâtivement reboutonné. «Nom de Dieu!» s'excla-

*seul. Il passait de longues heures à se demander ce qu'il allait faire dorénavant*  
ma-t-il en apercevant le corps au sol. Roland prit son temps pour l'ajuster  
*puisque «Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes...»*

en plein cœur. Un trou bien propre. Les filles hurlaient dans toute la

*Il en vint à considérer le suicide comme une perspective à ne pas dédaigner.*  
maison. Posément, le caporal Roland Duval, du 162<sup>ème</sup> R.I., rechargea son

*Réaliste en tout cas.*

arme. Il se laissa tomber dans la bergère, il regarda sa mère glacée d'effroi

*Salvatrice peut-être...*

et, sans un mot, il porta l'arme à sa tempe. Un silence. Tira.



FEU DE CHIMÈRES

« Chacun tourne en réalités,  
Autant qu'il peut, ses propres songes :  
L'homme est de glace aux vérités ;  
Il est de feu pour les mensonges. »

La Fontaine

BÉATRICE ÉTAIT UNE FORT BELLE PLANTE. Que faisait en première année d'université, parmi nos petites camarades fraîches émoulues du lycée, ce *sex-symbol* qu'on aurait plutôt imaginé dans un défilé de mode, encore qu'elle eût sans doute été jugée trop plantureuse par les parcimonieux couturiers contemporains...? La belle paraissait exigeante, et revendiquait auprès des enseignants la pleine reconnaissance de son statut d'étudiante salariée. Quelques soixante-huitards affirmés ironisaient sur la splendeur du teint et de la mise de Béatrice qui les empêchaient de l'imaginer comme « établie » dans un atelier industriel. Reconnaissons que la discrétion de la demoiselle sur la nature de cet emploi salarié ne pouvait qu'entretenir l'énigme et les commentaires indiscrets.

Lorsqu'elle choisit de s'asseoir près de moi dans le cours d'histoire littéraire, je sentis grandir la considération que mes camarades les plus proches me manifestaient habituellement. Un visage harmonieux, de grands yeux de biche, de longs cheveux soyeux et auburn tombant sur ses épaules contribuaient à rendre sa présence agréable et troublante. La personne de Béatrice évoquait une ardente lettre d'amour manuscrite avec de voluptueux pleins et déliés.

Nous avions formé un petit groupe d'amoureux de poésie, de passionnés de sémiologie et d'amateurs d'humour noir, dont Béatrice se rapprocha à l'occasion, et qui ne la repoussa pas, bien que ses allures et manières de bourgeoise arriviste aient alimenté en interne maintes petites moqueries à son égard. Béatrice me confia plus tard apprécier l'insolence qui aiguïsait nos répliques, et la vivacité de répartie spirituelle « *presque animale* » – disait-elle – découverte à notre contact. Elle reconnaissait manquer de cette aisance face aux idées et théories nouvelles qui étaient étudiées dans l'université rattachée à la faculté des sciences où nous nous étions tous inscrits et rencontrés.

Je découvris bientôt que le choix universitaire de Béatrice devait beaucoup à son esprit pratique. Elle vivait à deux pas de la fac de sciences, au troisième étage d'un bel immeuble haussmannien, dans un vaste appartement disposant du confort et de l'agrément désirables. Elle avait en effet souhaité que nous menions ensemble un travail de recherches nécessaire à l'obtention de son unité de valeur. Ma séduisante hôtesse m'installa à la table d'un petit salon et me laissa travailler, pour vaquer à des occupations plus urgentes. J'avais compris qu'on ne pouvait pas attendre d'elle un comportement différent, et me mis à l'ouvrage sans ferveur excessive.

– *Oh, Francis! Francis! Pour toi, je peux me libérer!*

Après avoir sursauté, je réalisai que Béatrice téléphonait dans le séjour voisin. La responsabilité de ma stupeur initiale incombe à mes parents qui m'ont aussi prénommé Francis; on comprendra néanmoins l'indiscrète curiosité qui m'incita à délaissier un instant «*nos*» recherches communes pour suivre les bribes de cet entretien téléphonique où mon homonyme semblait cette fois mener le jeu.

– *Dis-moi où je peux te retrouver... ou mieux quand je peux t'attendre. Ma famille est à Megève et je me sens si seule...*

Merci pour moi. En fait, j'avais Béatrice dans son travail universitaire pour lui permettre de consacrer tout son temps à cet autre Francis! J'avais intérêt à inventer une tout autre version de cet épisode pour les copains qui avaient déjà commencé de fantasmer à l'annonce de **ces** déjà fameuses recherches communes.

Mon hôtesse reparut bientôt pour s'assurer que tout allait bien, et que je n'avais besoin de rien. Elle prépara le déjeuner de midi que nous consommâmes dans une étroite cuisine qui me fit penser à un office impersonnel. Elle m'annonça que nous travaillerions l'oral dans le séjour, l'après-midi. Les plats étaient simples, mais très relevés. Je lui indiquai que je devrais la quitter vers cinq heures.

– *Tu peux rester autant que tu voudras. J'ai tout le confort à t'offrir. Tu pourras même prendre une douche si tu veux...*

Puis avec un ton plus tendre auquel je ne m'attendais pas:

– *Tu ne vas pas manifester devant les CRS au moins? Je veux que tu fasses attention à toi.*

J'étais sans doute à ses yeux encore tout imprégné de l'odeur du métro et du parfum de la rue, mais, sur le moment, ma toute première pensée fut que l'autre Francis n'était pas attendu ce soir-là...

Puis nous regagnâmes le séjour, face à face l'un et l'autre, chacun dans un fauteuil havane. Elle s'abandonna voluptueusement dans le sien. Ce tête-à-tête de travail devint pénible à la longue: il faisait de plus en plus chaud, et mon interlocutrice paraissait s'amollir sur le cuir de son siège profond. J'écris «paraissait» car Béatrice ne manquait pas de me stimuler, sans doute consciente de mes difficultés de concentration.

– *Allez, encore un effort pour terminer, et après on passera à la détente...*

C'était une époque d'épanouissement culturel et personnel; nombre d'étudiants qui poursuivaient un parcours scolaire déjà long d'une quinzaine d'années à la charge de la société et de leur famille – sans l'idée précise d'une profession à embrasser – s'intéressaient davantage aux théories nouvelles dans leur domaine de prédilection et/ou à leur développement personnel qu'à l'obtention d'un diplôme supplémentaire. Deux amis du lycée m'avaient sollicité comme guitariste pour monter avec eux un groupe musical et vocal. Nous avions rendez-vous ce soir-là chez l'un d'eux, à 18h30, mais en banlieue.

Passé 16h30, j'annonçai mon départ à Béatrice qui se retenait encore de siffler la récréation pour nous faire accéder enfin au «*bon temps*» promis. Visiblement étonnée, elle tenta de me retenir, puis me reconduisit froidement à la porte palière. Je reçus sur le palier mon manteau à la volée avant que la lourde porte claque.

Je repris le train la tête bourdonnante, et l'organisme encore perturbé par les fortes épices du déjeuner. La suite de la soirée trahit encore une autre promesse de cette

mémorable journée: mes solos de guitare ne feraient pas l'affaire du futur groupe: «Autant le dire tout de suite plutôt que de créer des illusions et de s'installer dans une situation fausse».

Aphorisme un peu brutal à mon goût. Je ne me sentais guère l'envie d'adopter immédiatement ce principe de conduite. Je pratiquais aussi un peu de théâtre à l'époque, et je m'entraînai les matins suivants à composer, devant mon miroir de salle de bains, le petit sourire énigmatique, béat, et faussement modeste du *gentleman* éduqué qui me permettrait d'éluder avantageusement la curiosité malsaine de mes camarades d'université. Mais aucun d'eux ne fit allusion à mes recherches avec Béatrice. J'imagine qu'ils ne souhaitaient pas affecter de prêter un quelconque intérêt à une bonne fortune qui ne s'était pas offerte à eux.

Je revis Béatrice à la porte d'un cours dans un couloir de l'université. Elle me regarda longuement, les yeux remplis de larmes.

N'avait-elle trouvé personne d'autre pour l'accompagner dans ses recherches littéraires? L'avais-je blessée dans son amour-propre, atteignant ainsi la confiance qu'elle plaçait en elle-même?

Béatrice était-elle plus sentimentale que je ne l'avais d'abord supposé et était-elle capable d'éprouver sinon de la passion, au moins de l'affection pour plusieurs Francis à la fois? Avait-elle reporté sur le Francis que j'étais, un peu de la passion qu'elle éprouvait indubitablement pour cet autre Francis que je n'étais pas?

J'avoue que ces larmes inattendues se sont, sur le moment, évaporées au contact de la vanité masculine – mal remise de ma mésaventure – qui s'agitait encore en moi. Ainsi, je regrettai tout d'abord de n'être pas resté avec ma belle hôtesse ce soir-là, pour honorer un rendez-vous – bien peu gratifiant – avec la «*sincérité artistique*»!

Délaissant la musique pour l'écriture, j'ai imaginé, depuis, la malheureuse histoire d'un pauvre gars malencontreusement baptisé Francis, abandonné à sa solitude, et traînant indéfiniment son vieux manteau – souvenir d'un soir de bonheur – pour honorer largement la pension familiale de Francis, le fils naturel que la famille de la mère l'avait sommé de reconnaître, et que cette mère avait emmené vivre au Canada pour se rapprocher du seul homme qu'elle prétendait avoir vraiment aimé. C'est en ne répondant jamais aux attentes qu'elle exprimait et en lui imposant sa propre volonté de façon imprévisible que ce personnage fabuleux – dont le prénom, cette fois, disait assez justement son goût pour la Liberté – avait ému, puis subjugué cette jeune beauté pleine d'esprit pratique, mais trop assurée d'obtenir toujours satisfaction pour peu que ses demandes fussent insistantes et adroitement formulées.

Je viens d'envoyer le manuscrit aux Éditions Poste Restante et j'espère bien qu'enfin, pour une fois, un éditeur me répondra.



ÉCHOUER

*SABLE, PARLE-MOI DE CEUX QUI PASSÈRENT.*

"Leurs pas  
leurs pieds nus enfoncés  
des orteils agrippés à mes grains  
des plantes envasées  
des sandales enlisées que j'ai dû avaler...

Je sens la trajectoire indécise de ceux qui guettent au-delà des vagues au-delà des brumes et des lourds tankers les falaises de Douvres. Certains jours elles scintillent.

Les pieds disent toujours tout de celle ou celui qui les pose.

Tu vois, celle-là qui portait un enfant sur la hanche, plus lourde d'un côté, je m'en souviens à cause du feutré de sa marche. Elle allait lentement et le berçait; je devinais son chant au balancement de ses pas. Il ressemblait aux flux et reflux. Parfois elle s'arrêtait et s'enfonçait doucement dans ma chair de pierre; je l'accueillais. Puis elle repartait inlassable glissait sur les pentes des dunes. Je savais la plante de ses pieds dure, habituée aux marches longues scandées de chansons monotones.

Celui-ci avide pressé s'était contenté de me traverser et s'était jeté dans l'eau froide des automnes. D'autres étaient venus chaussés lourdement s'enfonçant et gesticulant. Ils l'avaient traîné et je sentais ses talons s'agripper pleins de honte et de rage.

*La mer est basse et tu dessines des auréoles à chaque pression de mon corps.*

*Dis-moi encore ceux qui passèrent ont-ils aussi laissé ces marques éphémères?*

Un soir le vent m'a giflé de bourrasques et légère elle s'est accroupie à l'abri des oyats. Je l'ai reçue et son corps d'enfant encore s'est assoupi. Les euphorbes et lis de mer lui ont fait une couche de jeune mariée. Au coucher du soleil elle a déplié ses longues jambes et têtue a couru vers la rive où l'eau et moi ne sommes plus qu'un espace de mousse. Une embarcation de plastique a frotté son ventre déjà bien éraflé et puis des cris, des voix lourdes de terreur et de joie ont englouti les cris des mouettes et le chant du ressac.

Ses chevilles ont poussé l'eau salée et je sentais tout le poids de son pauvre corps brassant toujours plus loin, la robe trempée qui collait à ses cuisses. Je ne sentais plus d'elle que son souffle, la mer me l'arrachait. Et elle a disparu, soulevée par des mains qui déchiraient sa peau. Crois-tu qu'elle reviendra?

*Je n'en sais rien... Dis-moi encore ceux qui passèrent.*

Dans la nuit ceux-là sont restés debout face au vent; ils s'enlaçaient et leurs gémissements, leurs murmures, leurs silences ressemblaient aux soupirs des amants. J'enlaçais leurs pieds; je les retenais tout collés l'un à l'autre.

D'un coup ils se sont arrachés à mon étreinte. Des lumières ont accroché leurs visages. Des voix d'une autre langue que la leur, des voix de loi, des voix d'ordre ont traversé les dunes et leurs pas se sont séparés puis rejoints et séparés encore.

Des chaussures m'ont martelé et leurs pieds nus s'écorchaient aux algues rêches.

Ils ont échappé aux faisceaux et accroupis derrière un rocher s'embrassaient, se promettaient je ne sais quelle autre rive où fleurissent de tout petits enfants et des jardins de fleurs sauvages.

À l'aube ils avaient disparu. On les avait entravés et leurs pleurs se sont éteints dans un cri de rage.

*Ils reviendront j'en suis sûr... Ils passeront encore.*

De tous ces pieds ces chaussures et ces corps je me souviens aussi de ces trois là qui m'avaient choisi comme terrain de jeu. L'air était froid pourtant et griffait les joues de ces gamins hirsutes au nez baveux. Les laisses de mer furent un trésor pour eux. Ils m'ont malaxé, frappé, tapé du plat de la main jusqu'à me dresser en château harnaché de coquilles, de blancs de seiches, de bâtons gorgés d'eau et de bouts échevelés. Tout leur corps riait. Leurs pieds gelés mimaient des attaques et des assauts que la mer a fini par gagner.

*Je te parle de ceux qui passèrent...*

Justement ils passèrent. Ils avaient des pas souples de petits fauves et des gestes brutaux mais leur rires m'ont transpercé. À la nuit tombée une voix grave et sourde les a ramenés vers la dune et dans un silence plus effrayant que les tempêtes ils ont calé leurs corps au milieu des chardons, ventre gargouillant de faim, mains serrées entre les cuisses impossibles à réchauffer. Plus la nuit écrasait leurs corps et plus je sentais l'engourdissement de leurs peaux. Leurs mains m'agrippaient.

Quand la lune a croisé leurs regards leurs pieds se sont déliés, des bras les ont portés et sur le caoutchouc goudronné d'un pauvre esquif. Ils ont emporté quelques grains qui rappaient leurs paumes et leurs genoux. Toujours les mêmes cris et les mêmes voix sourdes qui pressent et grondent.

Et puis leurs voix plus fraîches m'ont consolé du château détruit. Ils étaient encore tout à leurs jeux d'enfants transis mais curieux de l'autre rive si proche. Ses lumières tremblantes et les promesses murmurées. "Dover" sonnait comme un nom de cadeau, un nom étrange et prêt à satisfaire leurs appétits.

*Et eux aussi, comme la femme au corps d'enfant, tu espères les revoir?*

Non.

Parfois je voudrais m'engloutir moi aussi.

Pour eux je suis devenu linceul.

Je me souviens de l'empreinte de leurs corps sur le mien, allant venant au gré des vagues.  
J'ai éraflé leurs joues et leurs bras et leurs jambes.

Au matin ils étaient là, endormis, à plat ventre, silencieux et ceux qui les emportèrent se tassaient de peur que leurs bouches n'éruent, dans un sanglot, toute la honte des hommes.



UN 15 JANVIER 1950

*L'EST TROP LONG LE BOUGRE!*

*Tiendra jamais là-d-dans.*

*Sa pauv'e mère disait: l'est long comme un jour sans pain mon Chrétien.*

*Bon, ben comment qu'on fait?...*

Elles étaient toutes là, les femmes du village, autour du corps sans vie de feu Chrétien, le simplet de la commune qui avait passé l'arme à gauche comme il avait vécu, sans tambour ni trompette. Madeleine aidée de Solange mesurait le corps longiligne du mort que Josette avait découvert étalé sur le sol de la cabane qu'il occupait seul à côté de l'église depuis le décès de sa mère. Les hommes valides étaient partis aider ceux du village de Trobordet, de l'autre côté de l'île, à déblayer la route et les chemins environnants qu'un glissement de terrain avait rendus inutilisables. Le menuisier laissait toujours un cercueil d'avance quand il s'absentait ainsi plusieurs jours au cas où... Mais c'était une taille standard et le Chrétien avait deux bons mètres vingt de haut. Enfin de haut, quand il était debout. Allongé, cela revenait au même, expliquait Lise à Marguerite qui, forte de ses quatre-vingt-treize ans, voulait tout régenter à sa façon.

*Si qu'on lui pliait les jambes...*

*Y a qu'à le mettre comme dans le ventre d'sa mère.*

*Non, y a qu'à creuser deux trous au fond de la boîte pour y passer les pieds.*

*Moi, j'propose qu'on lui scie les jambes. Y aura plus qu'à les mettre avec lui dans le cercueil.*

Elles rirent toutes, sauf Colette, celle qui venait de parler, d'un gros rire qui débordait leur peine et leurs angoisses. Bon, ça les avait soulagées mais leur problème était loin d'être réglé. On ne pouvait pas laisser Chrétien aller "tout nu", intervint Julienne, celle qui venait de la ville, dans la fosse commune rejoindre son père dont on n'avait jamais connu grand-chose sinon qu'il buvait et n'était bon à rien sauf à surgir on ne savait d'où pour engrosser Léonie avant de mourir trois mois plus tard. Elles ne trouvèrent plus rien à proposer et le silence s'éternisait quand Marguerite les secoua d'un *faut s'dépêcher, y va dev'nir tout raide comme un clou dans le mur si qu'on attend trop et y va puer pire qu'la fosse à purin du pré Chantelou*. Lise lui coupa la parole arguant qu'avec le froid de ce mois de janvier au moins elles ne craignaient rien question odeur.

Le mot froid fut le sésame ouvre-toi de l'imagination de Julienne. Elle vit le pauvre Chrétien tout blanc de gel comme une longue stalagmite effilée, elle frissonna à sa place, chercha comment lui apporter confort et chaleur dans sa dernière demeure car elles

avaient tout de suite décidé qu'elles l'enterraient avant le retour des hommes, elles ignoraient quand.

*Et si on lui faisait un linceul avec nos vieux draps?* réfléchit-elle à voix haute. *On en a toutes au moins un à sacrifier.*

Marguerite, connue pour ses doigts crochus, ronchonna qu'un drap entier, mazette, c'était beaucoup, beaucoup trop. Julienne répondit qu'un bon bout de drap fourni par chacune suffirait. Il était long, leur Chrétien, mais tellement maigre. De draps entiers à des morceaux de draps elles en arrivèrent à l'idée d'entourer le corps, y compris la tête, de fines bandelettes de tissu bien serrées autour de lui. Comme pour les momies ne put s'empêcher d'ajouter Julienne pour elle seule car, soulagées par cette décision, les femmes s'éparpillaient déjà chez elles pour en revenir plus tard chargées d'innombrables bandelettes aux innombrables nuances de blanc, du plus éclatant au plus jauni, du textile le plus vierge au plus rapiécé.

Pendant que les costaudes, ayant repris plusieurs fois les mesures du corps pour en être bien sûres de sûres, allaient creuser, munies de pelles, un grand trou rectangulaire dans un coin isolé du cimetière, les autres commencèrent leur patient travail d'enroulement des lanières de tissu autour du corps. Le résultat les fit pleurer de joie. Seule Julienne trouvait qu'il manquait quelque chose. Elle s'éclipsa un temps et revint tenant dans ses mains un ruban fané orné de fleurs à paillettes décolorées sur lequel on lisait, écrit en lettres d'or, *À notre frère adoré.*

*D'où tu sors ça?*

*T'avais donc un frère toi?*

*C'était pas l'Chrétien quand même?*

Julienne assura qu'elle n'avait pas de frère mort mais le cimetière si. Nombre de tombes datant des beaux jours du village, quand la vie y était douce et prospère, étaient abandonnées. Elles glissaient peu à peu dans la terre, seules leurs décorations résistaient à l'oubli total. Quel mal y aurait-il à s'en servir pour orner le linceul-cercueil de Chrétien que tout le monde aimait? Silence. Silence. Silence. Puis cri d'enthousiasme général y compris de Marguerite et bousculade des corps en direction du cimetière. Chacune désireuse de dénicher LA perle rare de la décoration tombale. Les "fossoyeuses" lâchant leur pelle se joignirent au groupe.

Le soir, à la veillée du mort – l'enterrement était pour le lendemain – chacune s'émerveillait de leur œuvre commune. Le long corps de Chrétien était transformé en une étrange et sauvage sculpture où se mêlaient dans un subtil entrelacement les *À notre père chéri, À ma femme, À mes chers cousins, À ma petite grand-mère...* parmi les regrets éternels, les roses et les fleurs de lys aux perles effilochées, les pensées de céramique écaillée. Pas de Christ en croix, il était interdit d'y toucher sous peine de malédiction, ni

d'objets provenant d'une tombe d'enfant. C'était sacré. Elles étaient toutes mères.

Les enfants... On les avait tenus à l'écart de tout ce singulier remue-ménage, ce qui n'avait pas été chose aisée vue leur débordante curiosité. On leur permit de rendre visite au défunt avant l'heure de leur coucher. À la lumière des bougies, au garde-à-vous, ils virent briller des lettres d'or, éclore des fleurs de paillettes rouges, roses, jaunes, ils ressortirent les yeux noyés de féerie, prêts à mourir sur-le-champ, affirmaient certains, pour être à leur tour transformés en une statue plus belle que les plus belles de l'église, c'était pas peu dire.

Quand les hommes revinrent, fourbus, ayant trop bu pour fêter la réussite de leur corvée, ils ne s'aperçurent de rien. On avait sermonné les enfants: le premier qui vendrait la mère aurait une punition... mais une punition... inimaginable! Au matin, le curé, un grand gaillard qui avait participé aux opérations de déblayage comme ses ouailles mâles, déboula sur la place du village hurlant au voleur, au voleur au milieu d'autres cris tonitruants. La population accourut, les hommes encore dans les brumes du sommeil, les femmes et les enfants depuis longtemps éveillés, suspendus à l'annonce de la découverte comme un matin de Noël à l'attente des cadeaux. On calma le curé. On le fit s'asseoir dans le chaud de la salle communale et on attendit le récit de ses explications. Les mères bâillonnaient d'une main ferme et d'un regard sévère la bouche de leurs enfants.

*Les... les... tombes ont été pillées...  
Quoi? Toutes les tombes?*

Sans attendre la réponse, on se rua vers le cimetière. Enfin, la gent masculine s'y rua, suivie piano piano par les femmes tenant leurs enfants, le cortège étant fermé par le curé. Sur place on constata que seules les tombes de morts inconnus, tombées dans l'oubli, avaient été dévalisées de leurs ornements. Sauf de menues disparitions de-ci de-là sur des tombes plus récentes souvent surchargées de témoignages d'affection affligée. Le suspense que savourait chaque femme fut rompu par le cri de monsieur le maire: *Mais où qu'il est le Chrétien?* Les autres reprirent de plus belle *Où qu'il est le bougre?* Et ils continuaient à qui mieux mieux: *Ce s'rait-y pas lui? Pas étonnant avec sa caboche pleine de vent! Bel exemple pour nos enfants hein m'sieur le curé!...* La rumeur s'enflant de colère, les femmes poussèrent en avant leur porte-parole, Marguerite, choisie pour son âge canonique et son autorité naturelle. Elle narra toute l'histoire avec fierté comme si elle avait tout fait toute seule, tiquèrent certaines. S'ensuivit un moment de flottement. Les hommes lançaient des coups d'œil interrogateurs vers le curé qui, se prenant involontairement à sourire, déclencha la joie générale et l'enthousiasme de chacun et chacune, les plus jeunes enfants piaillant fortissimo sans trop savoir pourquoi dans cette basse-cour en liesse. On se précipita vers la tombe improvisée de Chrétien. Des pierres de toutes tailles la recouvraient, une croix de bois fichée au milieu indiquait sur un panneau aux lettres tracées au pinceau: *Ci-gît Chrétien Beaune rappelé auprès de Dieu le 15 janvier 1950. Paix*

*à son âme.* Le curé se hâta de bénir les lieux et l'assistance par la même occasion.

L'affaire fit long feu, on s'en gaussait ou on s'en émerveillait, voire on s'en enorgueillissait. L'église accueillit de nombreux visiteurs des quatre coins de l'île. On venait voir le beau Chrétien, emmailloté, brodé sur des panneaux de tissu ou peint sur des panneaux de bois, plus ou moins naïvement mais avec la plus farouche fidélité à l'original. C'était encore l'œuvre des femmes, à la demande pressante du curé. Craignant qu'un jour l'un de ses fidèles dont il recueillait dans son confessionnal les aveux de désirs déchirants, ne craquât de curiosité et ne commît le sacrilège de rouvrir la tombe du Chrétien pour voir, de ses yeux voir, le beau linceul improvisé, il avait eu cette idée lumineuse lors d'une de ses nuits d'insomnie. Hommes et femmes en avaient été ravis. D'autant que sa requête déclencha la proposition de monsieur le maire de reproduire, en plus petit, dessins, peintures et broderies afin de les vendre aux visiteurs au profit des plus pauvres de la commune. L'approbation générale fut suivie illico de la remise à l'ouvrage de chaque femme. Enfin, pour commémorer à jamais cette histoire et l'inscrire plus encore dans le souvenir, monsieur le curé et monsieur le maire décidèrent d'organiser de concert, chaque 15 janvier, une fête religieuse et profane que l'on baptisa: "La fête du long feu!"



## LE PETIT SAPIN QUI NE VOULAIT PAS FAIRE NOËL



IL ÉTAIT UNE FOIS UN PETIT SAPIN qui ne voulait pas devenir sapin de Noël.

Il avait grandi dans une sapinière avec beaucoup d'autres sapins. Un jour, le maître de la sapinière a inspecté sa rangée et a dit "C'est bon pour cette année, cette rangée-là pourra être coupée".

Oh qu'ils étaient fiers les sapins! Leur tour était venu de devenir les héros de la fête de Noël!

– Moi, je porterai des étoiles sur toutes mes branches et des fils d'argent si brillants, si longs, qu'il y aura autour de moi un ruissellement de lumière!

– Moi, je suis si bien proportionné qu'on m'installera en haut du grand escalier d'un beau magasin, sur les boulevards!

– Moi, je suis si gracieux que je trônerai à côté de l'orchestre dans la salle de bal d'un château!

– Moi, je suis si robuste que je ne perdrai jamais mes aiguilles!

– Moi, je n'aurai plus jamais froid! Comme je vais sentir bon la résine!

– Moi, j'irai à Broadway, en Amérique!

– .....



Mais notre petit sapin, lui, ne disait rien. Il n'aimait ni le luxe, ni la gloire d'un jour. Il ne voulait pas quitter sa terre et surtout il se demandait ce qu'il adviendrait de lui le lendemain de Noël quand la fête serait terminée.

– Je ne veux pas finir en bûche dans une cheminée! disait-il tandis que ses camarades lustrèrent leurs ramures en minaudant.

Il était beau ce petit sapin, il était bien vert, bien touffu, nul doute que le maître de la sapinière ne l'épargnerait pas et d'ailleurs il venait d'annoncer que la coupe des arbres serait pour le lendemain.



Branle-bas de combat dans la rangée:

– Crois-tu que ma cime soit assez belle pour porter une étoile?

– Mes branches basses sont-elles assez larges?

– Il paraît que les bougies se font en bleu cette année à New York!



Le petit sapin restait muet.

C'est alors que son ami le rouge-gorge est venu se poser sur l'une de ses branches et lui a demandé ce qui le rendait triste. Le petit sapin a expliqué que la rangée allait être coupée mais que lui ne voulait pas devenir sapin de Noël car il voulait rester chez lui et ne voulait pas finir en bûche dans la cheminée quand la fête serait terminée.



Le rouge-gorge a répondu: Oh comme je te comprends!

– Mais comment faire pour ne pas être coupé? Tu n'as pas une idée?



– Je ne sais pas, a dit le rouge-gorge. Tu sais, je n'ai qu'une cervelle de moineau!

– Et si tu faisais un nid dans mes branches, le maître ne me couperait pas!

– Mais cela n'est pas possible, les oiseaux ne font leur nid qu'au printemps!

– Ah bon alors je vais être coupé et je finirai en bûche...

– Bon d'accord je vais essayer mais cela ne sera pas du grand art je te préviens, car moi l'inspiration me vient seulement quand la sève monte aux arbres.



Dès lors, ce fut un va-et-vient incessant: l'oiseau apportait une brindille de noisetier, une feuille du grand chêne, un peu de laine laissée aux buissons par la dernière brebis de l'été.



– Ah c'est du bricolage! On n'a pas idée de me demander cela en décembre! râlait l'oiseau mais, d'un coup de bec précis, il ployait une tige, redressait un entrelacs, faisait bouffer un flocon de mousse et à midi le nid était installé au creux des branches du petit sapin.

– Oh merci, comme il est beau, ton nid! Mais il faut y mettre des œufs sinon le maître de la sapinière croira que c'est un nid abandonné.

– Ah ça c'est absolument impossible!

– Mais pourquoi? Tu as bien réussi à construire un nid en décembre!

– Pourquoi? Pourquoi? Mais parce que je suis Monsieur Rouge-gorge, vois-tu!

– Ah oui je comprends! Mais ne pourrais-tu pas chercher une Madame Rouge-gorge?



– Ah non! Certainement pas! Chez nous les oiseaux, ces histoires-là n'arrivent qu'au printemps!

– Ah bon! Alors je vais être coupé et je finirai en bûche...

– Attends... j'ai une idée, je reviens.

Et l'oiseau s'est envolé. Il a suivi le cours de la rivière et a trouvé sur son bord trois petits cailloux blancs tout lisses qui ressemblaient à des œufs.



Il les a posés au creux du nid.

Et le lendemain, quand le maître de la sapinière s'est approché du petit sapin, ses yeux se sont posés sur le nid. Oh! Un nid tout frais avec des œufs; un oiseau déboussolé sans doute! Allez, déjà qu'il a confondu les saisons, je ne vais pas en plus lui déplacer son nid. Et le maître de la sapinière a passé son chemin.

C'est ainsi que le petit sapin qui ne voulait pas devenir sapin de Noël est resté chez lui, bien planté dans sa terre nourricière. Et il y est encore.

